

EXTRAIT

Guerre totale

Jean-Luc Marret

L'HUMANITÉ se lâchait et pas qu'un peu, cette fois-ci. Plus de guerres justes, plus d'invasions, plus de batailles décisives. Rien. PLUS DE PETITES GUÉGUERRES soi-disant mondiales. Rien ! Des jeux d'enfant, tout ça. Billevesées. Du travail d'amateur. Et pourquoi ? Pour pas grand-chose, du boulot inachevé, ni fait ni à faire. Non, là, c'était la bonne, l'Apocalypse. Des millénaires à trépigner, à s'entraîner, à faire semblant et là, on y était. La guerre totale. La vraie. L'Apocalypse. Ça tirait dans tous les coins et recoins : Au Nord, au Sud, à l'Est et à l'Ouest. Partout. L'Humanité était douée – très – pour les grandes tueries, mais là, il y avait record battu haut la main – haut les mains ! Le sang coulait à flot, il y en avait de partout et tout le monde s'y mettait. Tout le monde. Plus de civilisés et de sauvages. Tous dans le même sac. L'heure était aux chairs sanguinolentes, aux machettes, aux lance-flammes, aux balles dum-dum et aux neurotoxiques. N'importe quoi pourvu que ça tue et à un point tel que ça en devenait artistique. Chaque jour, un tordu inventait un truc nouveau – l'Humanité dans toute sa splendeur, mes frères et mes sœurs... Bref, on entrait dans une nouvelle ère.

L'ère des massacres.

Puis la direction de l'Union patriotique décida de supprimer les largesses, les bontés, les libéralités octroyées à tous ces connards. La situation avait évolué d'une manière si bordélique que des critiques osaient apparaître. Des mécontentements s'exprimer. On tentait de la ramener. On se mettait à rêver. On conspirait.

Le régime, jusqu'alors solide et fondé sur une police efficace, toujours sensible à la délation, à toute marque d'affection, commençait à presque douter de son avenir. Ce n'était pas perceptible dans les bidonvilles où dans les quartiers merdiques, aucun tract n'était distribué, aucun attentat n'était à déplorer ni même à craindre, mais des rapports de police remontaient de la base de la société albanique qui

observaient tous une certaine contestation. Une contestation encore mal formulée, c'est vrai. Et peu organisée, c'est vrai aussi. Mais indéniable.

À titre préventif, il fallait agir. D'évidence avec dureté et discrétion. Il était en effet a priori inutile d'écraser TOUTE une population d'esclaves.

La répression s'exerça donc avec méthode et précision...

Au départ.

On refusa.

On censura. On réprima.

On mata. On arrêta. On cogna. On écorcha. On dépouilla. On dénuda. On brûla. On embrasa. On carbonisa. On tabassa. On châtia. On infligea. On administra. On écartela. On tortura. On déporta. Et pour finir on fusilla.

La décision fut prise au Klub 54. Une boîte à fist fucking avec gogo dancers, cages dorées et glory holes. Le seul bâtiment intact, après les dernières frappes aériennes, et c'était une espèce de miracle, car la ville n'était plus que gravats de matières calcinées... Pour/.....

.....

.....

..... CENSURÉ PAR LA PREMIÈRE EGLISE D'ELVIS/...

L'Union patriotique n'avait jamais eu les moyens de s'offrir ne serait-ce qu'un avion, rien qu'un, pour se protéger contre les raids des bombardiers ennemis intercontinentaux, racés, argentés, stratosphériques. Elle avait au contraire fait une force de cette impuissance, considérant que les bombes, le phosphore, le napalm rassembleraient la population autour d'elle.